

Lumière-lumière

Christian Guay-Poliquin

Numéro 153, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guay-Poliquin, C. (2018). Lumière-lumière. *Les écrits*, (153), 115–118.

CHRISTIAN GUAY-POLIQVIN

Lumière-lumière

Fin des années 1970, ville de Québec. Un ferblantier se promène dans les rues de la capitale. C'est le début de ce qui deviendra plus tard le Festival d'été de Québec. Des scènes extérieures ont été aménagées ici et là dans la vieille ville. Le ferblantier s'arrête devant un spectacle de poésie, observe furtivement la petite foule bigarrée et se convainc de repartir aussitôt. Cependant, soumis à la mécanique étrange des attractions, il décide de rester un instant.

Sur la scène, un homme aux cheveux longs, à la barbe abondante et en pantalons à pattes d'éléphant tient le micro à deux mains. L'homme récite un poème avec ferveur puis, devant les quelques passants rassemblés, il se tord, se met à genoux, se relève, s'écroule à nouveau, puis recommence. Seulement, le poème qu'il clame avec tant d'exaltation ne comporte qu'un seul mot : « Lumière ». L'illuminé sur scène le scande, psalmodie et gueule comme s'il s'agissait d'un texte étoffé, débordant de nuances et de retournements.

Le ferblantier repart après un moment, le pas traînant, médusé par cette prestation déroutante.

*

Trente ans plus tard. Le ferblantier est assis au comptoir d'un bar et discute avec un jeune homme qu'il vient de rencontrer par hasard. Ils parlent de choses et d'autres depuis un moment déjà quand les questions d'usage refont surface.

Qu'est-ce que tu fais ?
Quoi, qu'est-ce que je fais ?
Dans la vie, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
Je suis encore aux études.
En quelle discipline ?
En littérature.
Et qu'est-ce que tu comptes faire, après ?
Je ne le sais pas vraiment.
Mais tu dois bien avoir une idée.
Écrire.
Pardon ?
J'aimerais écrire.
Je veux bien, mais tu veux écrire quoi ?
Des poèmes, j'aimerais écrire des poèmes.
Ah, des poèmes...

Le ferblantier et le jeune homme se taisent tout en faisant tourner leurs bouteilles de bière méticuleusement entre leurs doigts. Puis le ferblantier s'agite sur sa chaise, promène son regard dans la pièce et se penche vers le jeune homme.

J'ai déjà assisté à un spectacle de poésie.

Ah oui ?

Oui, il y a quelque temps déjà.

Et alors ?

Je me souviens, le poète était là, devant nous, à gesticuler pendant un bon quart d'heure en répétant : « Lumière, lumière, lumière, lumière, lumière... »

Et puis ?

Et puis c'est tout, je suis parti après.

Ah.

Le ferblantier hausse les épaules en dévisageant son interlocuteur.

Tu n'as rien d'autre à dire ?

Je ne sais pas, qu'est-ce tu veux que je te dise ?

Bien, tu pourrais peut-être m'expliquer.

T'expliquer quoi ?

Si c'est ton domaine, tu pourrais peut-être m'expliquer ce que ça veut dire un poème comme ça.

Ne sachant pas quoi répondre, le jeune homme soupire, pivote légèrement sur son siège puis fixe les bouteilles qui scintillent de l'autre côté du bar. Le ferblantier, lui, toussote, s'impatiente et reprend la parole.

Non mais, je veux bien l'expression verbale, les images puis les tournures de phrases, mais il y a toujours des limites : « Lumière-lumière... » Comment veux-tu voir quelque chose là-dedans ? Non mais, je veux bien, la poésie, les mots puis le reste. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse avec un quart d'heure de « lumière-lumière... »

Le ferblantier termine sa bière d'un trait, fait un signe au barman et poursuit.

Je sais, je sais, d'un bord, il y a la parole, de tous les autres le silence. Personne n'y échappe. C'est comme rouler en voiture la nuit. Les phares éclairent ce qu'on voit en avant. Mais tout autour, il fait noir. On connaît peut-être le paysage qu'on traverse, mais il reste invisible. Et la lumière des phares n'y peut rien. C'est comme ça, la lumière. Ça éclaire quelque chose, mais pas le reste. Mais la lumière, surtout, ça reste un mot comme les autres. C'est une fenêtre infime sur l'immensité, tout au plus. Les choses, elles, elles existent même quand on ne les voit pas. C'est pareil quand on parle ; on en tait beaucoup plus qu'on en dit.

En prenant soin de ne pas interrompre le ferblantier, le jeune homme sort discrètement un petit carnet de sa veste.

Imagine, imagine que tu tiens une lampe de poche. Le faisceau qu'elle projette te permet de mettre un pied devant

l'autre et d'avancer dans l'obscurité, mais cette clarté est dérisoire, tu le sais bien, la noirceur est tellement plus grande, tellement plus forte. La noirceur, elle est surtout tellement plus patiente. Et lorsque les piles de ta lampe de poche faiblissent puis meurent, la nuit te prend comme si elle t'avait toujours attendu.

Le ferblantier marque une pause alors que le jeune homme, penché sur son carnet, lui fait signe de continuer. Hésitant, il enchaîne.

Au fond, quand il fait noir, on tend les bras puis on avance. On n'a pas vraiment le choix. Il faut bien s'inventer ce qu'il faut pour continuer. Même quand on ferme les yeux, on finit toujours par voir quelque chose. « Lumière-lumière... » Et sous nos paupières closes, brillent sans cesse des milliers de petits vaisseaux rouge-rose-pourpre.

Quand le ferblantier se tait finalement, le jeune homme se redresse et dépose son crayon. Alors, alors seulement, le regard arrimé l'un à l'autre, les deux hommes éclatent de rire.

J'aurais dû ne rien dire, lance le ferblantier en commandant deux autres bières.

Lumière-lumière, répond alors le jeune homme en remettant précieusement son carnet dans sa veste.